per
sqe

Journal des savants

# Le faussaire grec C. Simonides à Paris en 1854, avec deux lettres inconnues de Sainte-Beuve et un récit du comte de Marcellus

Monsieur Olivier Masson

**Citer ce document / Cite this document :**

Masson Olivier. Le faussaire grec C. Simonides à Paris en 1854, avec deux lettres inconnues de Sainte-Beuve et un récit du comte de Marcellus. In: Journal des savants, 1994, n° pp. 367-379;

doi : https://doi.org/10.3406/jds.1994.1581

https://www.persee.fr/doc/jds_0021-8103_1994_num_2_1_1581

Fichier pdf généré le 06/05/2018

BY: $ = creative commons

# *LE FAUSSAIRE GREC C. SIMONIDES À PARIS EN 1854, AVEC DEUX LETTRES INCONNUES DE SAINTE-BEUVE ET UN RÉCIT DU COMTE DE MARCELLUS*

En octobre 1854 arrive à Paris un curieux personnage (fig. 1), le Grec Constantin Simonides (probablement 1824-1867) [1]. Venu d'Angleterre, où il s'est établi dans l'été de 1853, il se présente comme un érudit respectable, spécialiste de paléographie grecque, désireux de travailler dans les grandes bibliothèques. Il est certainement muni de lettres de recommandation, et il semble qu'en 1854 sa réputation n'avait pas encore été trop compromise, puisqu'il va recevoir à Paris un bon accueil de la part de différentes personnalités, en particulier du très méfiant Sainte-Beuve.

Cependant, on savait dans certains milieux d'érudition, surtout en Grèce même, également en Angleterre et en Allemagne, que Simonides était en réalité un aventurier des lettres, auteur de nombreux manuscrits grecs *faux*. Selon ses dires, ils provenaient d'un « trésor » de parchemins qui aurait été découvert au Mont Athos, grâce à l'activité de son oncle Bénédict, supérieur d'un couvent [2]. Avec persévérance et une extraordinaire témérité, le Grec exploitera ce thème durant des années, parfois avec un certain succès, parfois en attirant sur lui les foudres de la justice. Mais résumer les éléments connus de sa vie est impossible en quelques lignes, tellement son trajet a été aventureux. Dès son séjour à Athènes (vers 1846-1849), il s'était fait remarquer des milieux antiquisants par la prétention qu'il avait de détenir des manuscrits très anciens, notamment d'Homère, Hésiode, Anacréon et autres auteurs illustres, sans compter des auteurs imaginés par

1. Ce sont les dates les plus plausibles pour la vie de Simonides, qui est entourée de plusieurs incertitudes ; il se déclarait le plus souvent originaire de l'île de Symé, proche de Rhodes. L'ouvrage le plus récent à son sujet est celui de J. K. Elliott, *Codex Sinaiticus and the Simonides Affair*, Thessalonique, 1982 (= *Analecta Blatadôn*, 33), cité désormais comme : Elliott.

2. Voir Elliott, 26 sq. et passim. L'existence et donc les activités de Benedict ont été mises en doute par les adversaires de Simonides.

Persée creative commons

FIG. 1. — Simonides jeune
(d'après G. Bogeng, 1922).

FIG. 2. — Le comte de Marcellus
(collection de son petit-fils, le comte de Montbron).

lui-même, ce qui était une de ses spécialités[3]. Il se signalera plus tard à Constantinople (vers 1850-1852) par d'autres fantaisies, ce qui lui vaudra d'être dénoncé dès 1853 par un érudit allemand, l'orientaliste Andreas D. Mordtmann, alors représentant des villes hanséatiques auprès de la Porte[4].

Décrivant les « fourberies » du Grec, « Des Simonides literarische Schwindeleien », l'article de Mordtmann fut publié en novembre 1853 dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg[5], quotidien alors très estimé que l'on appelait communément en France *Gazette d'Augsbourg*[6]. Il fut immédiatement porté à la connaissance du public français grâce à une traduction donnée, probablement par Ludovic Lalanne, dans la revue *L'Athenaeum Français*, dont ce dernier était le directeur[7], sous le titre explicite « Les fourberies d'un Grec dévoilées, ou avis aux bibliothécaires, aux amateurs de manuscrits, etc. » (*sic*). On y voit que, d'une manière précise et spirituelle, Mordtmann signalait entre autres « un vieil Homère », « un Sanchoniathon complet que [S.] se proposait d'éditer »[8], « une poésie d'Aristote en langue grecque, mais avec des caractères cariens »[9], en concluant que « tous les manuscrits qu'il prétend posséder ne sont qu'une véritable duperie »[10].

3. Journaux et revues d'Athènes se sont fait l'écho des discussions de l'époque. Parmi les personnalités hostiles à Simonides se sont distingués deux savants très connus, Stephanos A. Koumanoudes (1819-1899), notamment dans la revue *Nea Hellas*, 1849 et 1850, et surtout Alex. R. Rangabé (1810-1892), dans des articles de la revue *Pandôra*, 1850-51, 550-555, 564-572, 593-602, 621-627, pages très argumentées et souvent très spirituelles.

4. Louis Robert a souvent attiré l'attention sur Mordtmann (1811-1879), notamment dans *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*, 1963, 460.

5. « Beilage zu Nr. 332 der *Allgemeiner Zeitung* », 28 novembre 1853; il s'agit d'un quotidien publié à Augsbourg, par Cotta, ou le Baron Cotta, publiciste connu de l'époque.

6. Dénomination conventionnelle, comme le rappelle bien J. Bonnerot, Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, III, 324, note. Pour 1862, on trouve dans la *Correspondance* de Flaubert, III, La Pléiade (1991), 219 sq., des remarques intéressantes de Maurice Schlésinger, au sujet de *Salammbô* et d'une notice parue dans ce quotidien qu'il appelle *Gazette universelle* : « ... ce journal est un des plus importants de l'Europe et lu *partout*. Il se tire à plus de 40 000 exemplaires; c'est le *Journal des débats* ou le *Times*... » Il en est souvent question dans la correspondance de Sainte-Beuve.

7. Lalanne, bibliothécaire et érudit, est un correspondant de Sainte-Beuve, et ce dernier collaborera à l'*Athenaeum* à partir de 1855, *Corr. générale*, X, 149. Rédigée sur le modèle du célèbre *Athenaeum* de Londres, la revue est active de juillet 1852 à juillet 1856.

8. On sait que cet auteur phénicien n'est connu que par de rares fragments rédigés en grec. Or une des « spécialités » de Simonides était de « retrouver » des ouvrages perdus; voir plus loin pour Nonnos et par exemple pour Horapollon, *Rev. ét. Grecques* 105 (1992), 234-235.

9. Ce spécimen est un des plus étranges dans le riche répertoire de Simonides.

10. *L'Athenaeum Français*, deuxième année, numéro du 10 décembre 1853, 1185 sq. D'autres informations sur Simonides paraissent dans les vol. IV (1855), 22-23 et V (1856), 115 (rappel de 1853), 156 sq. (lettre du Comte de Marcellus, voir ici-même, plus loin), 255 et 381.

Il est donc étonnant que moins d'un an après, lorsque Simonides vient à Paris, il ait pu trouver un accueil sympathique auprès de diverses personnalités : la mise en garde de Mordtmann ne fut-elle pas prise au sérieux ? En tout cas, il est évident que Sainte-Beuve, en particulier, connaissait l'*Athenaeum* et Ludovic Lalanne [11]. Cependant, comme on va le voir, il reçut Simonides.

Son attitude lui fut peut-être dictée par le philhellénisme qu'il pratiquait assidûment. On connaît l'intérêt actif porté par le critique à Homère, à Théocrite, aux poètes de l'*Anthologie* [12]. Outre certains de ses travaux, sa correspondance en fait foi, par exemple avec ses lettres adressées aux hellénistes parisiens de son époque, tels J.-F. Boissonade, F. Dübner, F. Dehèque, E. Egger, A. Pierron [13]. En outre, il a été en relations avec des érudits grecs installés à Paris. Ainsi Nicolas Piccolos, éditeur de *Daphnis et Chloé*, collaborateur de la *Revue archéologique* en 1855 [14]. Également une figure plus modeste mais importante, un certain Pantasides, au sujet duquel le critique écrivait en 1844 : « Mon maître grec s'appelle Pantasides ; il est né au Pinde, mais il demeure rue Mazarine, 13 » [15]. Plus tard il dit de lui : c'est « un *Thesaurus* vivant que je consulte à mon gré » [16]. Et encore en 1860 : « J'attends un Grec qui vient le dimanche et avec qui je relis pour la dixième fois Homère » [17]. Pantasides fut donc longtemps en relation avec le critique : on n'en sait guère davantage sur ce modeste helléniste [18].

Le nom de Simonides n'apparaît nulle part dans la correspondance actuellement accessible de Sainte-Beuve. C'est le faussaire lui-même qui a parlé de sa visite à Paris, dans des pages publiées en 1859. Il s'agit d'un ouvrage bizarre en grec moderne, mélange de vrai et de faux [19]. On y trouve

D'autre part, l'article original de Mordtmann sera résumé dans l'*Athenaeum* de Londres, 23 février 1856, durant les querelles de 1855-1856.

11. Voir note 7.

12. La longue étude sur Théocrite date de 1846 ; voir en dernier lieu SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, éd. G. Antoine, Paris, 1993, 713-740.

13. *Corr. générale*, passim. Voir aussi Ruth MULHAUSER, *Sainte-Beuve and Greco-Roman Antiquity*, Cleveland, Londres, 1969.

14. Du même auteur, *Sainte-Beuve. Cahier de notes grecques*, Chapel Hill, 1955, avec des lettres de Piccolos.

15. *Corr. générale*, V, 2, 695.

16. *Ibid.*, VI, 507.

17. *Ibid.*, XI, 635 (voir aussi 651).

18. Voir R. MULHAUSER, ouvrage cité n. 13, 28-30 (il n'est pas nommé dans le *Cahier de notes*).

19. Volume presque entièrement en grec intitulé Ὀρθοδόξων Ἑλλήνων θεολογικαὶ γραφαὶ τέσσαρες publié à Londres chez Nutt, 1858 (la couverture porte 1859), 218 p. in-8° ; seconde

d'abord la publication d'œuvres de théologie médiévale, qui paraissent authentiques, agrémentées de diverses annexes, comme un curieux recueil d'inscriptions antiques du Mont Athos, qui sont des faux impudents [20], et de divers documents favorables aux idées de l'auteur, notamment des lettres. Ainsi, on a la surprise de se trouver en face de deux lettres de recommandation signées « St. Beuve » (*sic*), écrites pour le Grec en octobre 1854 [21], et qui ont naturellement échappé au recueil de la correspondance. Vu leur contenu, leur authenticité est évidente : portant la même date du 18 octobre 1854, elles sont adressées à deux conservateurs de la Bibliothèque Impériale, respectivement pour le Département des manuscrits et celui des imprimés, afin de solliciter toute l'aide possible pour notre Grec.

"Ce 18 O$^{bre}$. 1854.

"Cher Monsieur,

"Le porteur de ce billet est un Grec de grand mérite, Mon$^{r}$. Simonides, qui fait des recherches depuis quelque temps aux manuscrits de la bibliothèque Impériale, mais il parle peu le français, et a besoin qu'on mette une obligeance particulière. Soyez assez bon, vous qui êtes l'obligeance même, pour le mettre en rapport avec celui de vos collaborateurs qui peut lui être utile pour les recherches auxquelles il se livre. J'aimerais bien que ce fut Mon$^{r}$. Moureau [22], qui est plein de bienveillance pour moi, et qui plus tard sera, j'en crois, très charmé de mieux connaître Mon$^{r}$. Simonides, lorsque je lui aurai parlé de tous ses mérites — ce que je crois faire un de ces jours en vous serrant la main.

"Agréez donc Monsieur, l'assurance de mes sentimens reconnaissants et dévoués,

"S$^{t}$. Beuve."

"Mon$^{r}$. Claude [23]
Aux Manuscrits Bibliothèque Impériale."

"Ce 18 O$^{bre}$. 1854.

"Mon cher Monsieur,

"Permettez-moi de vous demander toute votre bienveillance pour le porteur de ce billet. Grec d'extraction, plein de mérite, et de qui j'espère on

édition, même éditeur, en 1865. Ces volumes sont peu répandus (aucun exemplaire ne semble accessible à Paris).

20. Je compte revenir ailleurs sur cette question.

21. Ouvrage cité, 163; les deux lettres sont reproduites en français au milieu des pages rédigées en grec (il y a certes des erreurs, mais je corrige seulement quelques coquilles).

22. Ce Moureau était employé au Département des manuscrits (il ne reparaît pas dans la correspondance du critique).

23. Le bibliothécaire Charles Claude était effectivement conservateur aux Manuscrits; Sainte-Beuve lui avait écrit le 23 mai 1854, *Corr. générale*, VII, 294, n. 1 (notice).

voudra trouver pour ses travaux une investigation [24]. Il ne parle pas bien le français, et a besoin pour ses recherches à la bibliothèque Impériale qu'on veuille bien y mettre toutes complaisances. Il s'appelle d'un nom d'auteur, et de bon augure, — Simonides [25]. Vous, qui savez si bien le Grec, vous êtes naturellement celui à qui j'aime à l'adresser.

"Agréez, chez Monsieur, l'expression de mes sentimens dévoués,

"S[t]. BEUVE."

"Mon[r]. Pilor [26]
Conservateur à la Bibliothèque Impériale."

L'authenticité de ces lettres est indiscutable : elles sont du même style que d'autres recommandations qui nous sont parvenues. Deux des conservateurs nommés ici sont connus, tout comme les relations existant entre Sainte-Beuve et ce milieu, lui-même ayant été, on le sait, conservateur à la Bibliothèque Mazarine de 1840 à 1848.

Nous ignorons, naturellement, en quoi consistèrent les « recherches » effectuées par Simonides : on peut supposer qu'il cherchait des modèles pour ses propres fabrications. En tout cas, son séjour à Paris dura un certain temps et il ne fut pas accueilli par le seul Sainte-Beuve. En effet, un autre document publié sur son initiative va nous fournir des détails intéressants. Dans une biographie de Simonides, publiée en anglais en 1859 sous la signature de Charles Stewart [27], ami et thuriféraire du Grec, on trouve ce passage.

« In November, 1854, he went to Paris, for the purpose of paying a visit to the library, and a few days after his arrival was agreeably surprised by the receipt of the following note :

24. La phrase n'est pas claire et a dû être mal recopiée.

25. La plaisanterie sur les deux Simonides devait être complaisamment développée par le faussaire lui-même, qui s'intéressait tellement aux homonymes (voir note 39).

26. Le nom « Pilor » du second conservateur a été estropié par l'auteur ou par son imprimeur. En effet, il s'agit à l'évidence d'Alexandre Pillon, conservateur-adjoint des Imprimés depuis 1848. Sainte-Beuve lui avait écrit le 4 juin 1846 pour une recherche bibliographique, *Corr. générale*, VI, 448 sq. La notice détaillée de J. Bonnerot montre que c'était bien un helléniste, avec diverses publications et une collaboration au *Dictionnaire grec-français* de Ch. Alexandre (éd. 1874). On le traitait de « répertoire vivant, placé au bureau... C'est la plus étonnante mémoire que l'on puisse rencontrer » (citation chez J. Bonnerot).

27. Ch. STEWART, *A Biographical Memoir of Constantine Simonides...*, with a Brief Defence of the Authenticity of his Manuscripts, Londres, Skeet, 1859, 78 p. On ne connaît pas d'autre ouvrage de ce Stewart, dont la personnalité demeure très floue ; selon Simonides lui-même, il faisait partie d'un groupe de partisans britanniques, notamment à Oxford, dont une liste est reproduite chez ELLIOTT, 139.

Cabinet of the Minister of Public Instruction.
10th December, 1854

Sir, On Monday next, about half-past one, I intend calling upon you at your residence. I beg you to wait for me, as I have a message for you from the Minister.

Yours respectfully,
E. BEULE

Monsieur Simonides,
2, Rue Racine.

On the appointed day M. Beule made his visit, and this led to a lengthened and most agreeable interview between the Minister and Simonides. M. Villemain, President of the French Institute, was likewise introduced to Simonides, and many of the most eminent men in France [28] became his friends. The visit of Simonides to Paris was altogether of the pleasantest possible character, and he made friends, whose intimacy he still continues to enjoy. Among the gentlemen who welcomed Simonides to Paris was M. Marcellus, the discoverer of the Venus de Milo... »

Il convient de donner ici un certain nombre de commentaires. La réception par le Ministre de l'Instruction publique, qui n'est pas nommé, se rapporte à Hippolyte Fortoul (1811-1856), qui occupe la fonction depuis décembre 1851 ; c'est également un correspondant de Sainte-Beuve. Quant à son représentant, c'est Ernest Beulé, l'helléniste réputé (1826-1874), à cette date jeune docteur ès letres, qui paraît avoir été attaché au cabinet de Fortoul [29]. Enfin Abel Villemain (1790-1870), ancien ministre, alors secrétaire perpétuel de l'Académie Française, n'a pas besoin d'être présenté. S'il n'y a pas lieu de mettre en doute l'authenticité de l'invitation transmise par Beulé, nous ignorons tout du contenu des conversations que Simonides put avoir avec ces personnalités, sinon qu'il dut en exagérer l'importance.

Il en va heureusement d'une autre manière avec le dernier nommé, « M. Marcellus ». Il s'agit du diplomate et philologue, qui signe comte de

28. On regrette que d'autres « amis très éminents » ne soient pas nommés. Le nom du célèbre C. B. Hase (1780-1864), très apprécié de Sainte-Beuve, est mentionné par L. LALANNE, *Athenaeum Français*, 1856, 115, comme ayant été consulté : « Plusieurs de ces manuscrits [de Simonide], d'une remarquable exécution calligraphique, avaient été soumis à notre célèbre helléniste M. Hase, qui, après les avoir examinés quelques instants, s'était écrié : Ils sont âgés de trois ans et demi ». Pour Hase, voir le *Post-scriptum*.

29. En 1854, Beulé soutient ses thèses de doctorat et est chargé du cours d'archéologie auprès de la Bibliothèque Nationale ; cf. *Almanach impérial* pour 1854, 172 et pour 1855, 178 (une fonction au Ministère n'est pas indiquée).

Marcellus (1795-1865), connu (fig. 2) pour son rôle dans l'acquisition de la Vénus de Milo en 1820 et plus tard pour sa méritoire édition des *Dionysiaques* de Nonnos, dans la collection Didot (1856 et 1859)[30]. On savait, à l'époque, que Marcellus préparait cette publication, et c'est pour cela, comme on va le voir, que Simonides désirait le rencontrer. Grâce à un concours favorable de circonstances, c'est Marcellus lui-même qui a laissé un récit détaillé de la visite du faussaire.

Ce fut le résultat de deux avis imprimés par Ludovic Lalanne (dont il a déjà été question), toujours dans l'*Athenaeum Français*, brièvement en janvier 1855, plus longuement en février 1856, sous le titre « Fabrication de manuscrits grecs »; le second relatait en détail l'affaire du palimpseste attribué par Simonides à un auteur ancien Ouranios, qui faillit être acheté par le roi de Prusse, et annonçait « avec plaisir » l'arrestation du faussaire à Leipzig, le 1er février 1856.

En effet, vers la fin du même mois, Marcellus envoie à L. Lalanne une longue lettre concernant Simonides[31], qui évoque aussi un article tout récent de l'*Athenaeum* britannique. Il avait vu « l'an dernier » le Grec à Paris. La date exacte des deux ou trois rencontres n'est pas indiquée avec précision, cependant l'allusion a toutes chances de se rapporter, non pas à 1855, mais à la fin de 1854 : c'est ce qu'indique le passage cité plus haut de Stewart (en accord avec le fait que le Grec ne revient pas en France en 1855)[32]. Il reste à reproduire et à commenter la lettre de Marcellus, datée du 17 février 1856.

Monsieur,

Un article de l'*Athenaeum* anglais, publié hier à Londres, se rapporte tellement à mes derniers travaux sur le poète Nonnos de Panopolis, qu'il m'autorise à vous communiquer, à mon tour, certains faits dont cette lecture a réveillé chez moi la mémoire.

C'est à propos de plusieurs manuscrits cédés à l'Académie de Berlin par le Grec Simonidès qui vient d'être, disent les journaux allemands, arrêté à Leipsick, à la suite de cette transaction.

Voici d'abord le passage de l'*Athenaeum* britannique[33] :

30. La longue introduction aux *Dionysiaques* ne contient presque aucun détail sur l'élaboration de ce travail, qui semble avoir commencé vers 1852. Brève présentation par A. DE CIRCOURT, *Revue contemporaine*, janvier 1855, 552-556.

31. *L'Athenaeum Français*, 23 février 1856, 156-157.

32. Simonides quitte Londres pour l'Allemagne et Leipzig en 1855; c'est alors que commencera l'épisode des faux palimpsestes, pour le *Pasteur* d'Hermas et pour Ouranios.

33. *The Athenaeum*, 16 février 1856, article anonyme intitulé « Literary Forgery », bien documenté et écrit avec humour; le passage traduit se trouve au troisième paragraphe.

« Le professeur Dindorf donne plusieurs extraits du rouleau de parchemin qui a été le second objet de la cession faite à l'Académie. Avant tout, c'est la vie de Nonnos, le poète des Dionysiaques ; son époque était inconnue jusqu'ici. Mais là, on en fait un contemporain de Constantin le Grand, et sa mort est placée en la quatorzième année de Théodose, 392 de notre ère. Il y est fait mention de plusieurs ouvrages de Nonnos, ignorés également des autorités qui nous sont parvenues. Après ce Nonnos, figurent deux écrivains du même nom ; et l'ouvrage dont le titre est..., *Des poètes et des Ecrivains homonymes*, contient aussi la vie d'Ouranios [34]. »

On me permettra de ne point pousser plus avant ma citation, de laisser de côté cet Ouranios, dont l'écrit sur les antiques dynasties égyptiennes [35], copié magnifiquement de la main de M. Simonidès, m'a été montré, mais dont l'authenticité ne m'a point paru suffisamment établie, et de m'en tenir au poète égyptien dont les vers ont tant exercé ma plume et tant de fois tourmenté ma pensée depuis quatre ans.

Moi aussi j'ai vu M. Simonidès de Stagire [36], pendant le séjour qu'il a fait, l'an dernier, à Paris ; et comme j'expliquais un jour, devant lui, tous les ennuis que me donnait la biographie de Nonnos, poursuivie sans succès dans les ténèbres du IV^e^ siècle : « Il me semble », me dit-il, « que j'en ai lu quelque chose dans le recueil des écrivains homonymes de Démétrius de Magnésie, dont le manuscrit m'a été remis en Grèce par le supérieur de l'un de nos couvents ». Et quinze jours environ après ces paroles, il m'envoya l'extrait suivant de ce lexique des homonymes [37].

J'aime mieux dire tout de suite qu'après avoir mûrement médité sur cet extrait, je n'y trouvai pas l'autorité que j'avais tant cherchée pour construire un asile biographique à la renommée de mon poète ; et quand je revis M. Simonidès, je lui avouai qu'effrayé par une grave erreur chronologique que j'avais constatée dans ce fragment, je n'en ferais aucun usage. Il reçut ma déclaration sans aucun embarras apparent, avec un phlegme qui ne l'abandonnait jamais, et il n'insista pas.

Voici la traduction et le commentaire de cet article biographique, dont je donne en note le texte grec tel qu'il m'a été livré [38].

— Collection des Poètes et des Ecrivains homonymes ; par le très-saint seigneur Dionysios, par la grâce de Dieu métropolitain de Libye, Démétrius de Magnésie suivant le monde. — Formée d'après les écrits de Démétrius, fils de Méandre ; de Démétrius, fils de Tharsyclès ; de Démétrius fils de

34. Pour le traité apocryphe sur les écrivains homonymes, voir plus loin, n. 37, 39.

35. Il s'agit encore du palimpseste.

36. Selon le Grec, son père était originaire de Stagire, ce qui lui permettait de se qualifier de « Stagirite » comme Aristote.

37. Le recueil apocryphe de ce « Démétrios » est une des plus curieuses inventions du faussaire, comme pastiche des grammairiens anciens.

38. Je ne reproduis pas ici le texte grec, ni les notes de Marcellus.

Cléon, tous les trois de la ville de Magnésie en Carie, et du fils d'Hérodien de Cyrène, Callimaque, lequel a réuni les tables biographiques[39] des hommes qui ont brillé dans les lettres.

« Nonnos, le poète des Dionysiaques, fils de Pléonippe[40], était domicilié à Panopolis, mais il était né à Héliopolis, du temps du grand Constantin. Il fut le disciple d'Aristoclès Didyme d'Alexandrie, auquel il succéda. Il écrivit, en même temps que les Dionysiaques, douze livres sur les divinités égyptiennes et quarante hymnes à Vénus, en vers saphique. Ensuite instruit [mot à mot : catéchisé] par Sérapion, évêque de Thmoïs en Egypte, et par Athanase d'Alexandrie, après de courtes études auprès de ce dernier, il dépouille le vieil homme dans le baptême, et exerce les fonctions sacerdotales chez les Panopolitains pendant trente-sept ans. Il paraphrase en vers épiques l'Evangile selon Jean, de même que les prophètes Isaïe et Jérémie. Il tombe malade, et meurt dans la quatorzième année de Théodose le Jeune, à l'âge de quatre-vingt deux ans.

Il y a deux autres Nonnos. Le premier, fils de Tachis, né dans la ville d'Arype[41], en Egypte, un peu avant le Panopolitain, tourna les mœurs égyptiennes en ridicule, et écrivit ses plaisanteries en sept livres de vers. Le second, fils d'Arochée, natif de la ville d'Anysis[42], surnommé le Philosophe, fut connu d'Origène. Il écrivit sur la philosophie et les *entretiens* des Sages de l'Egypte ; il mourut peu de temps avant Origène, dans une vieillesse très-avancée. »

En mettant ainsi d'avance sous les yeux des lecteurs de l'*Athenaeum français* cet échantillon biographique, je ne sais pas encore bien pertinemment s'il a été compris dans la vente consentie entre M. Simonidès et l'Académie de Berlin. Mais qu'il provienne d'un manuscrit du métropolitain de Libye ou des adroites combinaisons du calligraphe, je ferai remarquer qu'à côté d'une faute en chronologie et de quelques termes d'une grécité moderne, ce fragment, d'un style inélégant sans doute, mais non irrégulier, renferme quelques vraisemblances et des notions si artistement réunies, qu'on les croirait, au premier coup d'œil, naturelles. Tout cet appareil, s'il a dû se dissiper devant le microscope de plus froids et de plus patients

39. Le « métropolite » Démétrios et ses homonymes sont tous des personnages fictifs. D'autre part, on sait que Callimaque avait écrit des « tableaux » ou *Pinakes*, fr. 429 sqq. de Pfeiffer, sorte de répertoire bibliographique ; assurément, son père se nommait Battos et non pas Hérodien !

40. Le véritable patronyme de Nonnos est ignoré ; le composé « Πλεόνιππος » forgé ici n'existe nulle part (bon exemple des fantaisies de notre auteur).

41. En note, Marcellus commente brièvement quelques-unes des localisations pseudo-érudites de Simonides. « Arype » vient d'Etienne de Byzance s. v. mais on sait aujourd'hui que la localisation « en Egypte » n'est qu'une erreur de la tradition pour « en Achaïe » (PAULY-WISSOWA, *RE* s. v. Rhypes).

42. Le toponyme Ἄνυσις vient d'Hérodote et d'Etienne de Byzance (non localisé par les modernes), mais le nom d'homme « Ἀρωχεύς » est issu de l'imagination fertile du faussaire.

investigateurs, a pu, on en conviendra, éblouir un moment les yeux avides des amants fougueux de l'antiquité.

Je n'aurais pas tout dit sur cet épisode archéologique, si je n'ajoutais ici l'impression que m'a laissée M. Simonidès. Il m'a paru très réservé dans ses paroles et ses démarches, peu sensible, à Paris du moins, à l'appât du gain, car je crois pouvoir affirmer qu'il n'a mis à aucun prix et offert à personne en France ses manuscrits vrais ou faux : il m'a semblé en outre mener une vie fort sédentaire au sein de notre capitale si agitée, et y développer, dans un grand isolement, son prodigieux talent de calligraphe, dont il m'a soumis de curieux *spécimens*. Triste, soupçonneux, vêtu constamment de noir, et d'un extérieur négligé, il ne parlait et ne comprenait d'autre langue que la sienne. Son attitude sombre et taciturne représentait pour moi un de ces hommes fantasques absorbés dans les mystères de la paléographie, ou mieux encore un de ces moines communs jadis dans nos abbayes bénédictines détruites, mais toujours rares dans les monastères debout du Mont Athos, voisin de Stagire, que M. Simonidès a longtemps habité. J'ai pensé plus d'une fois que, par un tempérament d'une nature dont il n'offre pas le seul exemple, il avait poussé jusqu'à ses dernières limites la frénésie du manuscrit et l'étude du parchemin. Et j'ai rencontré une appréciation toute pareille à la mienne chez un haut fonctionnaire grec, qui a vu, m'a-t-il dit, M. Simonidès à l'ombre du Parthénon, se parer des mêmes produits de ses perquisitions ou de sa dextérité. « Simonide est resté pour moi une énigme, ajoutait, il y a six mois, ce spirituel diplomate, et je suis bien aise que ses manuscrits aient rencontré à Paris la même méfiance qu'à Athènes. Je le crois atteint d'une sorte de *monomanie*[43]. Doué d'une admirable écriture et nourri dans les détours des vieilles bibliothèques de nos couvents, là où il y en a encore, il est un compilateur infatiguable bien plutôt qu'un imposteur intrigant. Ses bizarres falsifications, en tous cas, sont restées inoffensives jusqu'ici, si elle ne sont pas tout à fait innocentes. »

On me pardonnera cette digression, que justifie peut-être l'arrestation de M. Simonidès. Mon témoignage, qui en suit immédiatement la nouvelle, m'est uniquement dicté, on l'aura deviné déjà, par cette sorte d'intérêt qu'inspire instinctivement et de prime abord, tout prisonnier quand sa sentence n'est pas prononcée, et que son sort est encore incertain.

Le comte de MARCELLUS,
Ancien ministre plénipotentiaire.

On voit donc comment, en dépit des mises en garde de Mordtmann et de Lalanne diffusées par l'*Athenaeum Français*, Simonides réussit en 1854 à

43. Marcellus, aidé par son interlocuteur grec, a laissé ainsi de Simonides un portrait psychologique très valable ; c'était assurément un monomane, mais surtout un mythomane caractérisé, doublé d'un mégalomane (voir par exemple une lettre de 1863 citée par ELLIOTT, 45, énumération de génies très jeunes auxquels il se compare).

être reçu par des personnalités comme Sainte-Beuve, Fortoul, Villemain et Marcellus. Je doute cependant qu'il n'ait recueilli que des éloges : le récit très circonstancié de Marcellus montre en tout cas qu'il y avait d'abord eu une réaction de curiosité bien compréhensible à l'égard d'un personnage aussi étonnant, suivie de marques d'inquiétude et de défiance.

Mais une des caractéristiques de l'homme était sa ténacité. Dix ans après, ayant subi bien des avanies, Simonides revient à Paris à la fin de l'hiver de 1863/4. Les témoignages sur ce second séjour sont rares, car je n'ai trouvé aucune allusion, soit dans ses dernières œuvres, soit dans les gazettes françaises (où l'enquête est assurément difficile). Toutefois, en examinant les ouvrages du Grec conservés dans les bibliothèques parisiennes, j'ai constaté que plusieurs exemplaires portent d'instructives dédicaces manuscrites (en grec moderne), localisées « à Paris » et dûment datées[44], signées par Simonides. Tout d'abord, à la Bibliothèque Impériale, le 14/26 février 1864, il dépose le volume intitulé *Fac-similes*[45], Τῇ ἐν Παρισίοις Αὐτοκρατορικῇ Βιβλιοθήκῃ Κ. Σιμωνίδης, ἐν Παρισίοις τῇ 14/26 Φεβρ. 1864; le lendemain, le 15/27 février, la brochure des *Autographa*[46]; sans doute dans la même période, mais sans date, la brochure des *Symmiga*[47]. Le mois suivant, cette fois à la Bibliothèque de l'Institut de France (qu'il appelle Ἀκαδημαϊκὴ Βιβλιοθήκη), il dépose le 6/18 mars un autre exemplaire des *Fac-similes*, un des *Autographa* et un des *Symmiga*, tous dédicacés ἐν Παρισίοις.

Ces dons ne durent guère attirer l'attention[48], sinon dans un seul cas.

44. Simonides aimait les dédicaces circonstanciées ; hors de Grèce il emploie ordinairement le double calendrier.

45. Il s'agit d'un beau volume, abondamment illustré, comportant un titre interminable à la mode de l'époque, *Fac-similes of Certain Portions of the Gospel of St. Matthew and of the Epistles of Ss. James & Jude, Written on Papyrus of the First Century and Preserved in the Egyptian Museum of Joseph Mayer, Esq., Liverpool*, etc., Londres, Trübner, 1861. Assurément imprimé aux frais du mécène J. Mayer, le livre renferme une quantité surprenante de faux de toute espèce... Le recenseur anonyme (mais très énergique) dans *The Athenaeum*, December 7, 1861, commençait ainsi : « Is there *no* limit to public credulity ? Is there *no* limit to the power of abusing this credulity ? »

46. Ces Αὐτόγραφα, etc. (titre très long), autographiés en lithographie sur mauvais papier, entièrement en grec, sont présentés comme une édition due au « moine thessalonicien Kallinikos », personnage imaginaire et avatar de Simonides (voir ELLIOTT, chap. III, 71-121). Les dates de publication alléguées (Moscou, 1853 ; « 2e éd. » Odessa 1854) sont probablement fictives et destinées à « reconstituer » le passé de Simonides. Voir mon article dans *The Griffon*, News from the Gennadius Library, Series 3, Vol. 1, 1, Athènes, juin 1993, 7-15.

47. Les Σύμμιγα, etc., sont une brochure comparable à la précédente (mêmes dates pour les deux éditions, etc.).

48. Dans le catalogue des imprimés de la Bibliothèque Nationale, les deux brochures

J'ai montré récemment[49] comment François Lenormant, qui était sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Institut depuis 1862, a pu rencontrer Simonides sur place le 6 mars. Mais s'il ne l'a pas vu, il a bien vite examiné ses ouvrages, car il s'est inspiré d'une fausse inscription d'Antandros (figurant dans les *Fac-similes*) et d'une série d'épigraphes censées venir de Pholégandros (tirées des *Symmiga*), afin de les présenter à son tour au public érudit[50]. Ainsi le faussaire occasionnel que fut Lenormant s'était-il mis un moment à l'école d'un archifaussaire professionnel, Constantin Simonides.

Olivier MASSON.

POST-SCRIPTUM. — À propos de faux, il vient de paraître, en traduction française, un excellent petit livre d'Anthony Grafton, *Faussaires et critiques, Créativité et duplicité chez les érudits occidentaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1993 (original américain, *Forgers and Critics*, Princeton, 1990). Il s'agit d'une intéressante revue de faux plus ou moins connus, mais il n'y est pas question de Simonides. En revanche, on note avec curiosité que C. B. Hase, mentionné plus haut comme critique acerbe de notre Grec, aurait été démasqué récemment (*o. c.*, 51-52) comme ayant fabriqué lui-même un texte grec tardif connu sous l'appellation de *Toparcha Gothicus*; il était donc bien un expert!

précitées ont été faussement attribuées à un auteur particulier « Simonide (K. L. P.) », dans une autre rubrique que « Simonides (Constantine) », avec également des erreurs dans les transcriptions.

49. *Museum Helveticum* 50 (1993), 47 sqq.

50. *Ibid.* 48-51, avec fig. 1 et 2.